

D'où viennent les contes québécois ?

Yan Hamel

Numéro 150 (1), 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71611ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hamel, Y. (2014). Compte rendu de [D'où viennent les contes québécois ?] *Jeu*, (150), 61–63.

Patrick Ewen au Festival
interculturel du conte du Québec
2013. © Jeanine Ma

Le conte québécois contemporain puise son inspiration foisonnante aussi bien dans le conte traditionnel, nourri par les histoires de bûcherons, de Rose Latulipe et autres Ti-Jean, que dans les légendes autochtones ou celtes, voire dans la mythologie grecque. Une réflexion inspirée, elle, de la 12^e édition du Festival interculturel du conte du Québec.

D'OU VIENNENT LES CONTES QUÉBÉCOIS

Yan Hamel

Nadine Walsh au Festival
interculturel du conte du
Québec 2013. © Jeanine Ma

Pour sa 12^e édition, qui se tenait du 18 au 27 octobre 2013 et qui marquait les 20 ans de son existence, le Festival interculturel du conte du Québec (FICQ) a une nouvelle fois mis à l'honneur des conteurs venant des quatre coins du monde : les festivaliers ont pu entendre le Guyanais David Mérour, les Tziganes Armelle et Peppo Audigane, la Marocaine Halima Hamdane, l'Acadien Dominique Breau... Mais le FICQ est aussi, il ne faut pas l'oublier, un grand événement mettant en valeur la diversité du conte qui se pratique au Québec. On y voit à l'œuvre, venant de toutes les régions de la Belle Province, les gardiens du folklore comme les avant-gardistes ouvrant de nouvelles terres à leur art. De sorte que couvrir le Festival en essayant d'assister au plus grand nombre possible de spectacles parmi les 87 qui figurent au programme officiel m'a conduit cette fois-ci à me demander ce qui pouvait bien faire la spécificité d'un conte québécois. Notez que l'essentiel de ce que je disais dans mon compte rendu du 11^e FICQ (*Jeu* 142, 2012.1) est tout aussi vrai de mon expérience de cette année.

Il y a, bien sûr, tout ce qui entoure les danses *sur* le Mercredi des cendres, les canots volants, les *chanquiers*, la *bagosse*, les curés, etc. Plus d'un pensera à ce fonds de commerce d'un imaginaire collectif villageois et forestier comme à la « souche », ou plutôt aux racines de l'identité primitive et des récits qui, en disant celle-ci, la perpétuent. Force est d'ailleurs de reconnaître qu'il y a bien de ce côté une vitalité « artésienne » alimentant les Francis Désilets, Robert Payant, Françoise Crête... à qui l'on peut être reconnaissant de garder en vie ce patrimoine légué par les premiers descendants des défricheurs et des coureurs des bois. Parmi les 38 narrateurs réunis dans *Le Marathon du conte* qui clôturait le Festival, spectacle-fleuve d'une durée de 10 heures, j'en ai compté une dizaine dont les histoires découlaient de cette source.

Sauf que la métaphore de la source est mensongère, comme du reste celle des racines et toutes les autres qui sont destinées à fixer une origine. Voilà ce que rappelait à sa façon Michel Faubert dans un spectacle intitulé, justement, *La Mensongère*. Grand chanteur de plaintes et conteur à l'imaginaire gothique, Faubert met à profit une connaissance peu commune des traditions médiévales dans les deux volets de sa création. Or, il se trouve que ce savoir lui est en large part venu par le biais de l'oralité et de la culture populaire québécoise. Plusieurs des contes qu'il a donnés au cours de la soirée étaient des fabliaux qui ne lui ont pas été appris par les livres, et encore moins par l'université, mais par son ancien mentor Ernest Fradette, l'un des derniers grands conteurs traditionnels d'avant le tournant des années 90 et le renouveau du conte.

Des histoires comiques à l'origine incertaine, mais datant assurément de plusieurs siècles avant les voyages de Cartier, ont pu égayer les spectateurs réunis dans la salle de la maison de la culture Mercier parce qu'elles sont un jour venues aux oreilles d'un homme du peuple qui se les est appropriées et qui les a à son tour retransmises, sans les avoir jamais lues. Et il en va de même pour la majorité des histoires de Ti-Jean, de princesses et de rois qui ont été relatées, tout au long du Festival, par des conteurs carnavalesques, tels que les survoltés Bernard Grondin et Éric Michaud. Comme quoi notre imaginaire est déjà en germe, bien avant les camps de bûcherons et les veillées de rang, sur les tréteaux du XII^e siècle, quelque part entre les jongleries et les mystères.



**[...] la métaphore de la source est mensongère,
comme du reste celle des racines
et toutes les autres
qui sont destinées à fixer une origine.**

De ce point de vue, les histoires traditionnelles bretonnes et celtiques ne seraient-elles pas nôtres ? Voilà du moins ce que m'a donné à penser le Breton Patrick Ewen dans le moment le plus mémorable de son spectacle *Contes et légendes d'un barde pas barbant*. Sur la minuscule scène du Gainzbar, Ewen faisait revivre à lui tout seul la sanglante bataille de Clontarf, par laquelle les anciens Irlandais mirent en 1014 un terme à la domination des Vikings. Tout y était : le choc des armes, les corps déchiquetés, les odeurs du sang et de la mort... La masse compacte des convives captivés qui emplissaient la salle, laissant tout juste au conteur assez de place pour se mouvoir, se ralliait passionnément au grand cri rassembleur de Brian Boru : « Erin ! Erin ! » Parions que je n'étais pas seul à me sentir le descendant direct de ces valeureux « Hommes de l'Ouest » qui ont su briser le joug des « Hommes du Nord. »

Plus tard dans la semaine, Nadine Walsh a fait vibrer dans l'assistance cette même corde irlando-celtique avec une création très proche du monologue théâtral : *O' La Traversée fantastique*. Il y était question d'une jeune Irlandaise, Fiona, s'embarquant pour le Canada dans l'espoir d'échapper à la famine. Interprétant tour à tour la fillette, le capitaine du bateau, les autres passagers et quelques créatures merveilleuses, Walsh a montré comment les *fairies* de la verte Éire ont, elles aussi, avec les *reels* et les gigue, franchi l'Océan pour venir peupler nos contrées et nos histoires.

On peut remonter encore plus loin dans le temps en allant puiser à l'origine – qui n'en est bien sûr pas vraiment une – de la culture occidentale. C'est ce qu'a fait Stéphanie Beneteau dans une autre création située au croisement du conte et du monologue : *Persée, d'après le mythe grec*. Entrecroisant avec finesse et humour les fils d'une histoire touffue dans laquelle elle incarnait avec brio non seulement Persée, mais aussi Danaé, Hermès, les Nymphes, les Grées, Andromède et bien d'autres encore, notre aède moderne a réussi le tour de force de

rendre le mythe accessible aux nombreuses personnes qui, étonnamment, ne le connaissent pas déjà tout en en donnant aussi une version passablement originale, et par là même intéressante pour les spectateurs plus lettrés. Ce faisant, elle a, par la magie de sa parole et de son geste, (re)fait de Persée un héros grec de chez nous.

Il faut aussi dire quelques mots de l'héritage amérindien, qui a longtemps été ici l'objet d'un tabou. « Pas de sauvage dans ma famille ! » : mot d'ordre d'une honteuse bienséance, pas aussi révolue qu'on le voudrait, avec lequel culmine *Délirium*, sorte d'anti-conte fausement déstructuré dans lequel Jean-Marc Massie multiplie les digressions souvent hilarantes portant sur les problèmes douloureux : cadavres dans les placards familiaux, toxicomanie, maladie mentale. Dans un registre plus sobre, *Qvovvinginnaq, une larme à l'œil* incorporait des contes et légendes inuits à un récit biographique levant le voile sur

un explorateur du Grand Nord, le grand-oncle de la conteuse Sylvi Belleau, qui avait eu, entre les deux guerres mondiales, des enfants avec une membre de la tribu où il était envoyé en mission.

Une tradition orale partagée est le liant essentiel de toute communauté. Le FICQ aura montré encore une fois cette année que, dans sa capacité à se réinventer en explorant les traditions multiples dont se compose l'imaginaire d'ici, le conte oral contemporain est un art en mouvement tout à fait aux antipodes des braquages identitaires qui tendent périodiquement, et pour des prétextes trop souvent ridicules, à nous paralyser. Mais si vous avez eu la chance d'être présents au spectacle d'ouverture, *La Grande Nuit du conte*, et que vous avez reçu le cours d'intégration des immigrants conté par Boucar Diouf avant d'entendre Mathieu Lippé faire son « slam des nations », vous n'êtes sans doute pas de ceux qu'il faut encore convaincre. ●

Boucar Diouf au Festival interculturel du conte du Québec 2013. © Jeanine Ma

